Ami du Clergé du 3 février 1949

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — X. *Dimanche de la Sexagésime :* Suivons Jésus dans l'espérance et la patience, 33. — XI. *Quinquagésime :* Jésus notre voie et notre vie, 35.

Les Sacrements. — III. Sagesse de Dieu inventeur des sacrements, 36.

Plans d'instructions sur le Credo. — XXXII. « Je crois en la Sainte Eglise catholique » : A. Origine et fin, 37.

A l'école des Saints. — IV. *S. Gabriel de N.-D. des Sept-Douleurs* (27 février) : Un modèle pour la jeunesse d'aujourd'hui, 39.

Sylva rerum..., 40.

DOMINICALES LITURGIQUES

X

Dimanche de la Sexagésime

SUIVONS JÉSUS DANS L'ESPÉRANCE ET LA PATIENCE

Mes frères,

Reportons-nous par la pensée au 18 février 1858. A Lourdes, c'est la troisième apparition de la Belle Dame. Bernadette lui tend un papier pour qu'elle écrive ses volontés. — « Ce que j'ai à vous dire, je n'ai pas besoin de l'écrire. Faites-moi seulement la grâce de venir ici pendant 15 jours, et je vous promets de vous rendre heureuse non pas dans ce monde mais dans l'autre. » — « Je désire qu'il vienne du monde. » Les opposants s'affirment. Maire, procureur, commissaire essaient d'empêcher Bernadette de retourner à la Grotte. Bernadette tient bon. Elle l'a promis.

Le 25 février, la Vierge commande : « Allez boire à la fontaine, et vous y laver, et manger de l'herbe qui pousse à côté. » L'enfant se dirigeant vers le Gave, « Allez à la fontaine. Elle est ici », et la Dame désigne du doigt le rocher. Docile, Bernadette s'approche de la paroi rocheuse, gratte un peu, voit sourdre quelques gouttes, boit et se barbouille le visage d'eau boueuse. La pénitence est une obligation.

L'extase terminée, la foule voulut voir la source miraculeuse. Ce n'était qu'un filet d'eau insignifiant. Moins d'une semaine plus tard, le flot jaillissait du rocher, limpide, régulier, tel qu'il coule depuis 91 ans, donnant 122.000 litres par jour. L' « eau de Lourdes » allait devenir un véhicule de miracles, un symbole de grâces. Par milliers, les corps seraient guéris ou soulagés ; par centaines de mille, les âmes purifiées et converties.

A l'orgueil et au naturalisme qui refusent à Dieu d'intervenir dans le gouvernement du monde et font de l'homme le jouet d'une nature aveugle, d'un destin implacable, inexorable, Lourdes apporte un perpétuel et cinglant démenti. Dieu s'occupe de nous. Il veille sur nous. Il nous aime. Il veut notre prière. Il l'entend. Il l'exauce... Il est le bon Dieu. Il fait briller, quand il veut, l'arc-en-ciel de l'espérance.

C'est justement cette leçon d'espérance, de confiance en la Providence, qui découle de la liturgie de ce dimanche de la Sexagésime.

I. — *Les leçons du passé*

« Eveillez-vous, pourquoi dormez-vous, Seigneur ? Levez-vous ! Pourquoi détourner votre face et oublier notre tribulation ? Levez-vous, assistez-nous, délivrez-nous. » Cette prière de l'*Introït* est notre prière d'hier, notre prière d'aujourd'hui... Ainsi autrefois, au cours de l'oppression et des calamités qui affligeaient le peuple élu, un israélite se plaignait douloureusement de voir le présent douloureux faire si étonnant contraste avec les joies du passé (Ps. XLII). Mais le psaume insiste sur les faveurs du passé, témoignage d'un amour éternel, avant même d'exposer les tristesses et les humiliations du présent.

Seigneur, de nos oreilles, nous l'avons entendu.
Nos pères nous les ont racontées
Les merveilles que tu as faites de leur temps.
Ce n'est point par leur glaive qu'ils ont conquis le pays
Et ce n'est point leur bras qui les a sauvés ;
Mais c'est ta droite et c'est ton bras .
Et la lumière de ta face, parce que tu les favorisais.
C'est bien toi, mon Roi et mon Dieu,
Qui ordonnes les délivrances de Jacob.
C'est toi qui nous sauves de nos ennemis
Et qui confonds ceux qui nous haïssent.

A l'heure où il parle le peuple de Dieu est livré « comme un troupeau de boucherie », il est devenu « la fable des nations ». Cependant,

Nous ne t'avons pas oublié
Et nous n'avons pas transgressé ton alliance.
Il ne s'est pas retiré en arrière, notre cœur,
Nos pas ne se sont pas détournés de ta voie.
C'est pour toi que nous sommes massacrés chaque jour.
Eveille-toi ! Pourquoi dors-tu, Seigneur ?

A l'heure présente, l'Eglise catholique qui est le peuple de Dieu, qui a reçu l'héritage d'Israël et perpétue sa mission de lumière et de salut, se sait en butte, comme elle le fut toujours, à l'hostilité, à la haine, à la suspicion d'un monde impie. Le « *Jesu, Redemptor omnium* » de Noël, la Bonne Nouvelle du salut de tous par le Fils de Dieu incarné n'a pas encore rassemblé la majorité des fils d'Adam. Les doctrines de mort, les ferments de division travaillent le monde. N'avons-nous pas parfois la douleur de constater les résultats d'un apostolat « à rebours » ?

C'est l'heure de l'espérance. Chrétiens, si nous avons à souffrir, c'est la preuve que Dieu nous aime. Suppliez-le de vous assister, de vous délivrer. Rappelez-lui sans cesse les merveilles qu'il a faites dans le passé, que nos pères nous ont racontées, qui sont inscrites dans la pierre de nos cathédrales. Vingt siècles de gloire, vingt siècles de prodiges et de miracles, c'est l'histoire de notre patrie spirituelle, l'Eglise de Jésus-Christ.

« Mon Dieu, j'espère avec une ferme confiance que vous me donnerez, par les mérites de Jésus-Christ, votre grâce en ce monde et, si je suis fidèle, votre gloire éternelle en l'autre, parce que vous l'avez promis et que vous êtes fidèle en vos promesses. »

II. — *L'exemple de saint Paul*

Elle est extraordinaire, cette oraison du dimanche qui fait appel au secours d'un saint. « O Dieu qui voyez que nous ne mettons notre confiance en au-

cune de nos œuvres, *accordez-nous d'être défendus contre toute adversité par la protection du Docteur des nations. Par J.-C. N.-S.* » A l'approche du Carême où la grâce va éclairer et réchauffer les âmes, les tirer du péché pour les faire renaître à la vie, l'Eglise maternelle offre à nos méditations l'exemple impressionnant, le témoignage victorieux d'un saint unique, l'Apôtre par excellence, S. Paul.

Certains l'ont « accusé » d'une influence, d'une emprise doctrinale qu'ils jugeaient abusive sur l'Eglise naissante. Il n'est pas le Christ, certes, il l'affirme : Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous ? Mais, il est —, et c'est sa gloire — le grand miraculé du chemin de Damas, le persécuteur que la puissance de Dieu transforma en apôtre, « l'instrument choisi par le Christ pour porter son nom devant les nations, devant les rois et devant les fils d'Israël ; celui à qui Jésus montrera *tout ce qu'il doit souffrir pour son nom* » (Act., IX, 15). Précisément saint Paul lui-même rappelle aux Corinthiens (II Cor., XI) comment la prophétie de Jésus s'est réalisée *(Epître* de ce jour) : « dans les travaux multiples, dans les prisons, les coups, les naufrages, les périls de toutes sortes, la faim et la soif, le froid, les jeûnes, le dénuement, les tentations, le souci de toutes les Eglises... »

L'Apôtre va-t-il se glorifier de tant de labeurs, de tant de souffrances ?

« C'est de ma faiblesse, dit-il, que je me glorifierai. » — « Il a été mis une écharde dans ma chair (quelque souffrance corporelle), un ange de Satan pour me souffleter. Trois fois j'ai prié le Seigneur de l'écarter de moi et il m'a dit : « Ma grâce te suffit, car c'est dans la faiblesse que ma puissance se montre tout entière. » Je préfère donc bien volontiers me glorifier de mes faiblesses, afin que la puissance du Christ habite en moi. C'est pourquoi je me plais dans les faiblesses, dans les opprobres, dans les nécessités, dans les persécutions, dans les détresses, pour le Christ : car lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort. »

On rapporte que Renan eut à son lit d'agonie ce mot terrible de désespérance : « Il n'y a rien, rien, rien ! » Renan l'infidèle s'enfonçait dans les ténèbres... Saul le persécuteur, arrêté, aveuglé par la lumière divine sur le chemin de Damas, a été fidèle à la grâce. Il a cru, il a espéré, il a aimé. Il a beaucoup souffert, il a aimé plus encore... jusqu'à donner tout, sa vie même. Ecoutez-le, chrétiens, chaque dimanche, chaque jour, à la messe vous redire le message divin, car il est « l'instrument choisi pour porter le nom du Seigneur à tout l'univers » il est lui aussi « celui qui rend témoignage de la Lumière ».

« Je sais un homme dans le Christ il y a de cela quatorze ans, qui fut ravi jusqu'au troisième ciel (le ciel de Dieu). Et je sais que cet homme fut ravi jusqu'au Paradis et qu'il entendit des paroles mystérieuses qu'il n'est pas permis à l'homme de répéter. »

Lorsque Dieu brusquement arrête un impie, un pécheur et le transporte au ciel pour lui révéler des secrets qui vont bouleverser son âme et faire de lui le plus grand des missionnaires et des apôtres, Dieu se révèle au monde en cet instant : Dieu, c'est l'Amour ! Bien à plaindre l'homme à qui cette lumière ne suffirait pas !

III. — « *In patientia* »

La grâce en S. Paul fut bouleversante, toute-puissante. « C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis ; sa grâce en moi n'a pas été inutile. » Parce que, touché de la grâce, il sut répondre à son appel et faire fructifier le don reçu. Il eut foi en l'Amour, en un Amour personnel, total, exigeant la réciprocité : « Il m'a aimé et il s'est livré pour moi. » Généreux, il répond à l'Amour et obtient que la grâce surabonde, car Dieu ne peut se laisser vaincre en générosité. *Cor Pauli, cor Christi ; via* Pauli, *via* Christi ; *crux* Pauli, *crux* Christi.

C'est l'histoire de toute sainteté, l'histoire de ceux qui écoutant la parole avec un cœur bon et excellent, la gardent et portent du fruit dans la patience. Ce doit être la vôtre.

Ce mot « *patience* » qui termine la parabole de la semence résume, en effet, tout le travail de votre vie spirituelle que le divin Maître compare à la lente germination, à la lente croissance du grain de blé jeté en terre qui « ne porte du fruit que si d'abord il meurt ». Dans le mot : patience, il y a : *pati*, souffrir.

La terre doit être travaillée, remuée, aérée, égalisée, pour produire plus tard une moisson. La graine jetée sur une terre en friche ne produit absolument rien. Les exercices spirituels, la retraite, la méditation sont une nécessité pour qui veut faire fructifier le don de Dieu. Rien sans une « culture » spirituelle.

Regardez S. Paul. Le Christ entrevu reste un inoubliable souvenir, mieux, une réalité vivante. Son regard reste éperdument fixé sur Jésus. Mais la grâce, pas plus que la nature, ne procède habituellement par bonds. La révélation de Jésus à Paul est progressive. Ananie l'instruit. Baptisé, Paul se retire au désert d'Arabie pour méditer et prier. Trois ans plus tard, la voix lui parle dans le temple de Jérusalem (Act., XXII, 18). L'Esprit le conduit, l'encourage, le console, lui parle. Il bénéficie de lumières célestes, de visions nombreuses qui attestent l'inépuisable bonté de Dieu et lui donnent une totale assurance : « L'Evangile annoncé par moi n'est pas selon l'homme. Je ne l'ai ni reçu ni appris des hommes, mais *par révélation de Jésus-Christ* » (Gal., I, 12). Son esprit est devenu comme le pur miroir de la Science divine et son cœur pénètre l'essence du grand Mystère rédempteur.

La divine semence a produit cent pour un, mille, dix mille... car l'Apôtre enfante une multitude d'âmes au Christ.

Il a semé, il a planté... et Dieu a donné l'accroissement.

* *

« Mon Père, je remets mon esprit entre tes mains. » Jésus dit cela pour la mort. *Dites-le aussi pour la vie.* Je te remets mon esprit, Père. A toi le jugement, à toi le gouvernement ; à moi la soumission confiante. Je ne comprends pas, je n'ai pas besoin de comprendre. Tu m'aimes : je me livre à l'amour. Tu es le maître de l'œuvre, je suis l'ouvrier, l'imagier qui sculpte et aussi la pierre qu'on sculpte. Je collabore par mon seul consentement... J'accepte les conditions, la morsure de l'oubli, le choc du marteau... » (P. Sertillanges). N'est-ce pas s'offrir avec la divine Victime à l'autel du Seigneur, du Seigneur qui réjouit notre jeunesse *(Communion)*... en ce monde et dans l'autre ? *Amen.*

XI

Dimanche de la Quinquagésime

JÉSUS, NOTRE VOIE ET NOTRE VIE

Mes frères,

La prière officielle de l'Eglise, le Bréviaire — c'est, après la messe, la plus excellente de toutes les œuvres — fait parcourir, durant ces semaines d'avant-Carême les principaux épisodes des relations de Dieu avec les plus anciens parmi nos ancêtres dans la foi. La semaine de la *Septuagésime* nous transporte par la pensée au Paradis terrestre, où l'homme commet la faute originelle de désobéissance et d'orgueil et reçut, avec la punition, la première annonce du Rédempteur. La *Sexagésime* nous a rappelé le déluge, Noé et sa famille sauvés par la bonté de Dieu et offrant, au sortir de l'arche, le sacrifice d'action de grâces. Voici la *Quinquagésime*. Abraham est choisi, appelé par Dieu pour être le Père d'une postérité que Dieu fera aussi nombreuse que les étoiles du ciel, la race des « croyants ». Sur l'ordre de Dieu, il conduit, sans hésiter, à l'autel du sacrifice, son fils, Isaac, qui est l'image du Fils de Dieu immolé.

Ainsi, pendant cette longue période, Dieu a préparé lentement, sagement, à sa manière, le salut de l'humanité.

Si l'office du dimanche de la Septuagésime est surtout l'acte de foi du pécheur qui refuse de sombrer et, dans la nuit, croit à la lumière, celui de la Sexagésime est un acte réfléchi d'espérance, en raison des prodiges de la bonté divine, et celui de la Quinquagésime un acte de charité tout débordant de joie, au point que l'on peut se demander si c'est un hymne de Noël ou un hymne de Pâques que nous chantons aujourd'hui. C'est comme un trait d'union providentiel entre les deux solennités qui s'appellent l'une l'autre et qui sont l'une et l'autre la fête de l'Amour divin.

I. — « *Mon Dieu, mon Tout !* »

Je ne trouve rien de mieux que cette exclamation de S. François d'Assise pour résumer les bienfaits du Seigneur que le Psalmiste énumère dans les parties chantées de l'office : Il est le protecteur, le sauveur, le refuge, l'espoir, le libérateur, le Créateur et le Pasteur de son peuple. Son bras tout-puissant a délivré son peuple, les a nourris dans leur faim, a comblé leurs désirs. Pour l'éternité même il ne sera pas confondu.

Conclusion : Puisque nous connaissons l'amour de notre Dieu, servons-le joyeusement. « Que notre joie déborde ! Le Seigneur est Dieu ! Nous sommes son peuple et les brebis de son pâturage » (Ps. XIC).

En vérité, si ce n'est pas là un amour parfait, je me demande où le trouver. Or l'expression de cet amour est elle-même inspirée. C'est le Saint-Esprit qui a « soufflé » cette joie à l'écrivain sacré. Que donner à Dieu pour son Amour infini, sinon notre pauvre Amour ? Que rendre à Dieu pour son Cœur, sinon notre humble cœur ?

« Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur et par dessus tout, parce que vous êtes infiniment bon et infiniment aimable, et j'aime mon prochain omme moi-même pour l'amour de vous. »

2° Aussi l'éloge admirable de la charité (I Cor., XIII) trouve-t-il naturellement sa place ici. Sans la charité, les dons « spirituels » sont inutiles. Ces dons gratuits et passagers étaient conférés à certains fidèles dans la primitive Eglise pour édifier leurs frères : dons des langues, de prophétie, de science et de foi. Imparfaits, ils doivent disparaître. La foi elle-même cessera dans l'autre vie. Même sans les dons, la charité a une très grande valeur. Au ciel où nous verrons Dieu face à face, seule demeurera la charité.

Travaillons donc, en augmentant notre capital d'amour, à nous préparer des trésors impérissables. La charité ne meurt pas.

Notre degré de gloire correspondra au degré d'amour que nous aurons acquis au moment de quitter cette terre. C'est l'amour seul qui compte. Et la bonté de Dieu sait faire revivre, à la suite de la contrition sincère et de la pénitence, les mérites qui ont été perdus par le péché mortel. Pour ce prodigieux excès de la miséricorde du Seigneur, l'enfant prodigue ne redira jamais assez sa reconnaissance à l'Amour miséricordieux.

II. — « *Ensemble, nous montons !...* »

Le chemin est montant, difficile. Mais l'amour rend facile et agréable la route, quand elle se fait en compagnie de l'Aimé. Les difficultés mêmes, on les aime, lorsqu'on les affronte et les surmonte à deux. L'union d'amour que Jésus a voulue avec les siens les conduit à partager les épines, la croix et les clous douloureux, les dérisions, les injures et les outrages. Plus l'amour est vivant et ardent, plus l'union au martyre du Christ est réelle et envahissante. « Voici que nous montons à Jérusalem, et que va se consommer tout ce qui a été écrit par les prophètes touchant le Fils de l'homme. Car il va être livré aux gentils, tourné en dérision, flagellé, mis à mort ; et le troisième jour il ressuscitera » (Luc, XVIII). Ils ne comprenaient pas... Nous comprenons, nous ; parce que la foi nous a ouvert les yeux, comme la parole du Christ à l'aveugle de Jéricho ; parce que nous savons que Jésus a tenu ses promesses ; parce qu'il fallait que « le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire » et la mériter pour tous.

En ce temps-là, sur les douze convoqués, un seul, Jean, l'accompagnera jusqu'au bout, avec Marie, sa Mère et quelques femmes.

Aujourd'hui, c'est une multitude d'hommes et de femmes qui l'assistent en sa Passion, acceptent de boire à son calice, et, à la suite de saint Paul, « achèvent en leur chair ce qui manque à sa Passion, pour son corps qui est l'Eglise ».

C'est la raison d'être de ces vocations à la pénitence, à l'immolation totale, à la Chartreuse, dans l'Ordre de Cîteaux ou celui du Carmel, a l'Annonciade ou à l'Adoration Réparatrice qui étonnent et même scandalisent des chrétiens non initiés. L'impie, lui, blasphème le Dieu qui demande de tels sacrifices. C'est qu'il ne sait pas le prix des âmes...

« O mon Christ aimé, crucifié par amour... je voudrais vous aimer jusqu'à en mourir. Je vous demande d'identifier mon âme à tous les mouvements de votre âme, de me submerger, de m'envahir afin que ma vie ne soit qu'un rayonnement de votre vie. Venez en moi comme Adorateur, comme Réparateur et comme Sauveur. »

L'amour produit la ressemblance. Ainsi saint Gabriel, dont l'Eglise fait aujourd'hui mémoire, voulut être appelé *Gabriel de la Vierge des Douleurs*, afin

de méditer perpétuellement les joies et les douleurs de la Vierge Marie. Il passait sa vie à contempler la Passion du Sauveur et lorsqu'il recevait l'Eucharistie, il brûlait visiblement d'une séraphique ardeur. Il y puisait une incroyable humilité et une virginale pureté.

« *Per crucem ad lucem !* » C'était la devise du Père Jacques, carme, mort martyr en déportation, en 1945. C'est le chemin où la grâce conduit tous les amis du Christ.

III. — « *Gloire à l'Hostie !* »

1° Lorsque l'aveugle qui mendiait sur le bord de la route eut recouvré la vue par la puissance de la seule parole du Christ : « *Vois, ta foi t'a sauvé !* » il suivit le divin Guérisseur en glorifiant Dieu. Et tout le peuple à cette vue rendit gloire à Dieu.

Les miracles d'aujourd'hui, non moins éclatants, appellent une reconnaissance, une admiration semblables, celles de tout le peuple.

Le miracle permanent, le plus grand de tous, celui qui rappelle toutes les merveilles du Seigneur, celui auquel vous assistez pieusement à chaque messe et dont la vertu divine vous alimente, vous rassasie à chaque communion, mérite un *Te Deum* permanent. Le Ps. LXXVII *(Communion)* vous y invite : « Ils mangèrent et ils furent rassasiés et le Seigneur leur accorda ce qu'ils avaient demandé : ils ne furent pas frustrés dans leur désir. »

2° En face de cet amour, l'ingratitude humaine apparaît dans toute sa noirceur. Péchés des chrétiens qui négligent même le minimum de la communion pascale, qui délaissent l'église et les offices liturgiques et se pressent aux spectacles licencieux, aux bals et autres plaisirs qui pervertissent les âmes. Outrages, parfois publics, au T. S. Sacrement. Vols et profanations sacrilèges des biens d'église, des vases sacrés et de l'Hostie divine. Reniements et blasphèmes.

Ces scandales appellent une réparation proportionnée. En ces jours de *Quarante-Heures*, vous viendrez aux pieds de Notre-Seigneur le supplier de convertir ceux qui l'offensent et de détourner, par sa miséricorde, les châtiments que ces outrages insensés réclameraient de sa justice.

Vous le dédommagerez par vos actes d'amour. Vous ferez prier à ses pieds vos enfants dont l'amour le ravit.

3° Vous orienterez votre prière, celle de votre famille, vers le prochain *Congrès Eucharistique National* de Nancy.

Jésus est Roi. Jésus est Dieu. C'est dans l'Hostie qu'il veut être adoré, remercié, acclamé comme Seigneur par le peuple tout entier, aussi bien que dans chaque famille et dans l'intimité des âmes.

« C'est le sacrement permanent, écrit S. Exc. Mgr Le Couédic ; c'est le signe certain de cette Eglise *vraiment orthodoxe*, ce par quoi elle vit, son pain, sa nourriture, ce qui l'étend aux extrémités de la terre. Elle est en même temps le signe de la vérité, parce que tout est fondé en elle... Ce sera la Sainte Vierge qui nous montrera cette Hostie, tirée de son sein. Elle en sera l'ostensoir. L'Année Mariale aura ce point culminant, la monstrance de Nancy, le Congrès Eucharistique National. *Ave, verum Corpus natum de Maria Virgine. Vere passum, immolatum in cruce pro homine.* »

* *

Tous, m. f., vous ferez de ce Carême une offensive de prières, de communions, de sacrifices, d'actes d'apostolat, pour le règne de N.-S. Jésus-Christ dans le monde et particulièrement sur la France.

Vive Jésus-Christ ! Vive le Christ-Roi ! au Très Saint Sacrement de l'autel !

LES SACREMENTS

III

SAGESSE DE DIEU, INVENTEUR DES SACREMENTS

Mes frères,

J'espère qu'après nos explications précédentes, les sacrements de notre Eglise ne vous choquent plus : vous acceptez franchement et intelligemment la partie matérielle qu'ils comportent : ce pain, ce vin, cette huile, cette eau, véhicules de la grâce divine. Vous avez compris que pour prolonger son Incarnation, pour nous faire toujours signe et agir sur nous, hommes du XX^e^ siècle, le Christ pouvait se servir de la matière qu'il avait, une fois pour toutes, consacrée dans son Humanité sainte. Et vous le remerciez de tout cœur d'avoir su si bien adapter son action sanctificatrice à notre nature humaine habituée à poursuivre le spirituel à travers le sensible.

Pour intensifier encore en vos âmes ces sentiments de reconnaissance, je voudrais ce matin insister sur la *sagesse* de Jésus-Christ, inventeur des sacrements.

I. — *Par les sacrements, Jésus nous donne la certitude de notre salut*

Je fais appel à votre expérience. Pour fixer vos idées, vous avez besoin d'un porte-plume, d'un crayon. Sans quoi, vous êtes exposés à ne plus les retrouver. Une suite de courbes et de jambages, pas toujours très harmonieux, et vous voilà contents. Sous ces petits signes, sous ce vêtement de pauvre apparence, vos idées vivent et palpitent. Vous avez la certitude de les posséder vraiment, et de les retrouver, même dans dix ans, si vous en avez besoin. Votre phrase écrite est comme le sacrement de votre idée.

Autre expérience. — Vous aimez vos enfants. Mais qui vous dira si leur cœur bat à l'unisson du vôtre ? Si votre enfant garde près de vous un silence farouche, s'il répond à vos tendres regards par des regards indifférents, vous direz d'un cœur navré : « Malheur à moi ! Celui auquel j'ai donné la vie ne m'aime pas ! » Mais voici au contraire que votre enfant s'avance vers vous, le sourire aux lèvres, monte sur vos genoux, enlace votre cou de ses deux bras, approche sa chère petite tête de la vôtre et deux baisers partent en même temps. Voilà le sacrement de l'amour paternel et filial ! Vous êtes convaincus qu'à votre amour répond l'amour de votre fils. De même, vos amis, comment les reconnaissez-vous avec certitude ? Non pas aux banales salutations, aux formules stéréotypées que l'on se distribue généreusement dans la vie courante, mais à cette franche étreinte que nous appelons si naïvement et si profondément : une poignée de main, signe plein de mystère, prise de possession totale qui fait tressaillir les cœurs sincères. Car une vraie poignée de main, cela veut dire : je suis à toi comme tu es à moi ; mon cœur est dans ton cœur comme ta main est dans ma

main. Nos deux âmes s'étreignent comme s'étreignent et se serrent nos deux mains. Nos deux mains vont se quitter dans un instant parce que le devoir nous appelle toi à droite, moi à gauche, mais nos deux âmes demeureront ensemble car elles se sont données dans un sacrement : notre poignée de main a été le sacrement de notre amitié.

Eh bien ! m. f.. si nous avons besoin de signes pour être sûrs de nos idées et de nos sentiments qui sont des réalités invisibles parce que spirituelles, à plus forte raison avons-nous besoin de signes sensibles pour avoir la certitude des transformations inouïes que la grâce divine opère au plus profond de nos âmes. Le Christ a compris cette exigence de notre nature humaine : aussi bien, un signe nous affirmera que nous avons été engendrés à une vie nouvelle : un signe nous affirmera que l'Esprit-Saint nous a investis de sa force et ornés de ses dons ; un signe nous affirmera que nos fautes sont pardonnées ; un signe nous affirmera que le Fils de Dieu nourrit notre âme de sa chair et de son sang ; un signe nous affirmera que la grâce a effacé jusqu'aux derniers restes de notre vie coupable. En un mot, par chaque sacrement, le Christ inscrira en quelque sorte dans notre chair le signe indubitable des mystères dont notre âme a été l'invisible sanctuaire. O heureux catholiques ! grâce aux sacrements, signes visibles des dons invisibles de Dieu, vous jouissez avec certitude et confiance de l'amour de votre Sauveur. O pauvres âmes qui sincèrement cherchez Dieu à travers les ténèbres de l'hérésie, jamais tranquillisées par des signes divins, vous étouffez sous le poids d'une inexorable tristesse !

II. — *Le geste sacramentel sera pour l'homme un geste opportun d'expiation pour son orgueil insensé*

N'oublions pas qu'à l'origine du monde, il y eut chez l'homme la prétention orgueilleuse de s'égaler à son Créateur. Le résultat lamentable de cette révolte, vous le connaissez : coupé de Dieu, l'homme s'est soumis à la matière et a fait du monde sensible le terme de ses convoitises. Et maintenant, nous voudrions nous élever d'un bond jusqu'à Dieu ? Quelle nouvelle prétention insensée ! Non, ce n'est pas possible ! Au contraire, en bon pédagogue, Dieu cherchera le remède dans le mal lui-même ; il obligera l'homme à recourir à la médiation des choses sensibles pour arriver aux réalités invisibles. Il nous obligera en quelque sorte à nous mettre à genoux devant ces petites choses : du pain, de l'huile, de l'eau, pour leur demander humblement cette vie surnaturelle que notre orgueil a perdue. — Et ainsi le geste sacramentel, dans le plan infiniment sage de Dieu deviendra un geste d'humilité et de soumission qui expiera l'indépendance et l'orgueil d'hier.

Enfin, rappelons-nous, m. f., le mot de saint Paul : « *Unum corpus multi sumus*. Nous qui sommes beaucoup, nous formons un seul corps. »

III. — *Unité sociale par le culte des sacrements*

Vers le royaume des Cieux nous ne marchons pas en isolés. Nous sommes une société, une communauté, une famille. Nous formons l'Eglise, corps mystique du Christ. Eh bien ! pour affirmer aux yeux de tous notre unité, il nous faut des signes extérieurs et publics. Notre prière commune, l'affirmation de notre même foi, c'est évidemment déjà quelque chose. Mais ce n'est pas suffisant : il faut le témoignage éclatant de notre incorporation au corps mystique du Christ, de notre commune possession d'une même vie divine. Car nous ne sommes vraiment un seul corps qu'autant que nous possédons cette vie. Autour de nous, comment saura-t-on que nous la possédons cette vie puisque personne ne peut voir ce qui se passe au fond de nos âmes ? Comment saura-t-on que Dieu est en chacun de nous, si l'on ne voit pas le signe par lequel cette vie est communiquée à chacune de nos âmes ?

Je vous entends prier, affirmer votre foi, c'est bien, je suis content, mais je saurai encore bien mieux qui vous êtes, si les signes sacramentels me donnent la certitude qu'une même vie divine nous anime, vous et moi ; que vous et moi nous sommes réellement les membres d'un même corps, tous rattachés à la même tête le Christ Jésus. Le sacrement, c'est le drapeau de la fraternité chrétienne.

Un drapeau ! Petite chose en apparence, un vulgaire morceau d'étoffe que le vent agite ou qui pend négligemment sur la hampe. Grande chose par ce qu'il signifie. C'est le signe auquel se reconnaît une nation. Car dans ses plis palpite l'âme de tout un peuple : ses gloires, ses revers, ses lois, ses institutions, sa vie en un mot. Si bien que, guenille abreuvée de gloire, elle recevra encore l'hommage des soldats présentant les armes : — « Car c'est la France qui passe ». — De même le signe sacramentel. En soi, ce n'est rien ou presque rien. Mais c'est un drapeau et partout où je le vois flotter, je salue le Christ et la grande fraternité chrétienne.

* *

M. f., dans la simplicité des sacrements admirons, une fois de plus, le cœur infiniment miséricordieux de Jésus. Pour nous réconcilier avec Dieu et nous redonner la vie divine, déjà nous l'avions vu, près de nous, petit et pauvre enfant de Bethléem. — Et voilà que de nouveau par des instruments simples, à la portée de tous, les sacrements, il nous donne la certitude que son Incarnation prolonge bien son influence sanctificatrice jusqu'à nous, hommes du xx^e^ siècle. Ne dédaignons plus ces grandes merveilles de notre catholicisme. Soyons-en fiers et avec la foi la plus vive et le plus religieux respect, approchons-nous de ces sources divines de la grâce et de la sainteté.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LE CREDO

XXXII

« JE CROIS EN LA SAINTE ÉGLISE CATHOLIQUE »

A. — Origine et fin

« Après le Saint-Esprit, dans la Règle de foi, il est parlé de la Sainte Eglise, écrit S. Augustin. L'ordre naturel de la profession de foi demande qu'à la Sainte Trinité soit jointe l'Eglise, comme à un maître sa demeure, et à Dieu son temple, et au Créateur sa Cité » *(Enchiridion*, chap. 56).

Pour S. Augustin, l'Eglise est donc le temple de Dieu, c'est-à-dire de toute la Sainte Trinité. Mais il a bien soin de préciser que l'Eglise n'est pas seulement celle que nous voyons sur la terre.

« Il faut, dit-il, comprendre par là non seulement celle qui accomplit son pèlerinage ici-bas, en louant le

Seigneur du lever du soleil à son coucher, et qui, après la captivité antique chante un cantique nouveau ; mais aussi celle qui est toujours dans les cieux et qui est si fortement unie en Dieu qui l'a créée qu'elle ne saurait plus subir de déclin » *(ibidem)*.

Mais est-il suffisant de considérer l'Eglise comme le temple de Dieu ? N'est-elle pas davantage que cela encore ? Sans doute, S. Paul a employé cette expression que cite S. Augustin ici-même :

« Ignorez-vous que vous êtes le temple de Dieu et que le Saint-Esprit habite en vous ? » (I Cor., III, 16).

Mais le même S. Paul emploie aussi d'autres images plus éclatantes encore. Pour lui l'Eglise, temple de Dieu, est aussi Epouse de Jésus-Christ.

Et S. Augustin en conclut :

« Aimez le Seigneur votre Dieu, aimez son Eglise ; aimez-le comme un Père, aimez-la comme une Mère ; aimez-le comme votre Seigneur, aimez-la comme sa servante, car il a daigné devenir le Fils de sa servante » (2e *Sermon sur le Ps. 88*, chap. 14).

Temple du Saint-Esprit, Epouse du Christ, ce sont là de grands titres.

Ils nous invitent à considérer d'abord dans l'Eglise, son origine, sa nature, sa raison d'être, c'est-à-dire sa fin.

I. — *Origine*

L'Eglise tire son origine de la sagesse, de la volonté et de l'amour de Notre-Seigneur.

a) Il est frappant de voir que Jésus, ayant d'immenses aspirations, comme il convenait au rédempteur universel du genre humain, n'a pas cherché à répandre lui-même l'Evangile sauveur. Il affirmait même qu'il n'était venu que pour les brebis égarées d'Israël. Même en Israël, après la flambée des enthousiasmes du début, quand les foules désenchantées, parce qu'elles ne comprenaient rien à un Messie de cette sorte, qui ne parlait que de vie profonde, de renoncement, de croix à porter, se furent détournées de lui, paisiblement il se consacra au très petit groupe des apôtres et des saintes femmes.

« L'explication de cette conduite singulière ne se trouve que dans la décision, qu'il avait dès le début considérée comme un décret du Père et comme une loi universelle du royaume de Dieu, et dont il avait fait sa propre règle de conduite — de confier à d'autres hommes toute une portion de l'œuvre du salut, dont la réalisation ferait partie de l'histoire du monde, de telle sorte qu'il n'eût lui-même qu'à chercher ces hommes, à les munir des moyens de salut que le Père lui avait donnés pour les leur transmettre et à les envoyer alors au monde accomplir leur mission » (P. Lippert, *L'Eglise du Christ*, trad. Jolivet, p. 105).

b) De fait, de très bonne heure, Jésus choisit des « apôtres », — nom qui signifie « messagers » ou « missionnaires ». Ces disciples privilégiés s'appelèrent « les Douze ». Parmi eux, Jésus choisit un chef : Pierre. De très bonne heure, il leur dit ce qu'il attendait d'eux. Parlant à Pierre :

« Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle » (Mat., XVI, 19).

Ce n'était encore qu'une simple promesse. Mais en Jésus-Christ une promesse équivalait à une certitude. Il savait ce qu'il faisait, ce qu'il voulait.

Enfin, l'investiture est donnée à cette Eglise après la résurrection, un peu avant l'Ascension, par des paroles tout à fait solennelles :

« Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre — admirons ce préambule immense ; Jésus est le roi universel, rien n'échappe à son autorité, à son pouvoir. — Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé, et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde » (Mat., XVIII, 16-20).

Ces paroles magnifiques sont la charte même de l'Eglise et nous aurons à en détailler le contenu. Dès maintenant nous voyons que l'Eglise est une création divine. Elle a été tirée du néant par un acte de volonté et d'amour du Christ, au nom de la toute-puissance que son Père lui avait départie.

c) Mais il est remarquable que Jésus-Christ ne se contente pas de cette investiture à son Eglise. Il veut bien en marquer le caractère surnaturel. Et pour cela il fait, si l'on peut dire, appel au Saint-Esprit ! Il avait dit en effet à ses disciples :

« Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre Consolateur, pour qu'il demeure toujours avec vous ; c'est l'Esprit de vérité...

Il vous est bon que je m'en aille, car, si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra pas en vous, mais si je m'en vais, je vous l'enverrai » (Jo., XIV, 16 et XVI, 7).

Pourquoi cette déclaration ? Parce que l'Eglise devait être comme un monde nouveau, parce qu'il fallait rompre avec le passé, parce que Jésus devait, pour fonder cet ordre nouveau, cette *Cité de Dieu*, cette humanité neuve, mourir d'abord sur la croix et ensuite remonter à son Père. Alors une transformation radicale des apôtres eux-mêmes pourrait s'opérer, et l'Eglise prendrait naissance.

Bourdaloue a bien expliqué cela :

« Ne vous scandalisez pas de ce que je vais dire... La perfection de ce baptême de feu (de la Pentecôte), alla jusqu'à purifier leurs cœurs d'un certain genre d'attache qu'ils avaient eue et qu'ils conservaient pour Jésus-Christ. Oui, cette attache trop humaine pour le Sauveur du monde était, dans la personne des apôtres, Christ, pour rompre cette attache, ne s'était pas séparé un obstacle à la descente du Saint-Esprit : et si Jésus-d'eux, jamais le Saint-Esprit ne leur eût été donné. »

Et, citant S. Augustin, il en donne cette raison :

« parce que les apôtres, en s'attachant à Jésus-Christ, ne l'envisageaient pas, comme ils devaient, avec des yeux assez purs ; parce que, dans l'amour qu'ils lui portaient, ils le considéraient trop selon l'humanité et selon la chair. »

En un mot, eux aussi, comme le reste des Juifs, ils attendaient un Messie triomphant, qui serait le Dominateur du monde et dont ils seraient les lieutenants et les privilégiés.

Il faudra donc que l'Esprit-Saint vienne dessiller les yeux des apôtres, changer le cours de leurs pensées, leur faire comprendre le sens intime de l'Evangile, leur révéler Jésus-Christ et sa croix.

II. — *Naissance de l'Eglise à la Pentecôte*

Préparée, voulue, organisée, investie par Jésus-Christ, l'Eglise va donc naître de l'Esprit-Saint.

Faire ici un bref récit de la Pentecôte. C'est une véritable transformation. De la Pentecôte date une ère nouvelle dans l'histoire de l'humanité. Alors prend naissance la *Cité de Dieu*.

On sait que cette expression est de S. Augustin. Quel sens lui donne-t-il ?

« Le sens qu'il lui donnait était celui d'une société invisible et immaculée de tous les bons, de tous les enfants de la lumière. Mais... Augustin vit lui-même la

Cité de Dieu, visiblement descendue sur la terre, en lutte contre la Cité de ce monde, ou Cité des ténèbres. C'est ainsi que la société de tous les saints avait sur la terre comme son vestibule visible et sa révélation, et cela ne pouvait s'appliquer à rien d'autre qu'à l'Eglise. Elle est pour nous, pèlerins de la terre, la *civitas Dei*, la cité divine, la cité théocratique » (Lippert, *ouv. cité*, p. 48).

Et depuis S. Augustin, cette vision de la Cité de Dieu, accomplissant sur la terre son pèlerinage, n'a plus cessé de hanter les esprits des croyants.

« Il est absolument impossible de décrire, dit encore Lippert, combien de rêves audacieux, de lumineuses espérances, d'appels de détresse et de désespoir se sont, au cours des siècles, tournés vers l'Eglise, accrochés à l'Eglise conçue sous l'aspect de la Cité de Dieu. Elle apparut de plus en plus comme le vrai successeur de l'ancien Imperium ; elle accomplissait ce rêve de l'unification du genre humain qui, lors de l'écroulement de l'empire, avait subi un si cruel échec ! C'est d'elle que l'on attendait l'ordre de toutes les choses terrestres, l'union des hommes sous le gouvernement de Dieu, devenu visible ici-bas, dans la personne de son vicaire... Tel fut..., pour le moyen âge, l'expérience de l'Eglise : le rêve audacieux de réunir toute l'humanité sous un même sceptre » *(Ouv. cité*, p. 48-50).

Aujourd'hui, ce même rêve a pris une forme toute matérielle. Il s'agit bien toujours de grouper de gré ou de force toute l'humanité, mais en une *Cité de l'Homme* et non pas en une *Cité de Dieu*.

Tout le drame de notre temps est justement en cela : qui l'emportera : *Dieu ou Satan ?*

III. — *Nature et fin de l'Eglise*

De tout cela il est aisé de déduire la définition de l'Eglise, sa nature et sa fin dernière.

a) *Définition*. — Du moment que Jésus a fondé l'Eglise pour accomplir sa propre tâche, la définition la plus brillante de l'Eglise est celle que donne Bossuet :

« Vous me demandez ce que c'est que l'Eglise : l'Eglise, c'est Jésus-Christ répandu et communiqué, c'est Jésus-Christ homme parfait, Jésus-Christ dans sa plénitude » *(Lettre à une demoiselle de Metz*, n° 28).

Même pensée dans dom Gréa :

« L'Eglise, c'est le Christ lui-même ; l'Eglise, c'est la « plénitude », l'accomplissement du Christ, « son corps » et son développement réel et mystique : c'est le Christ total et accompli » *(De l'Eglise*, p. 2).

Et il cite cette phrase de l'épître aux Ephésiens : « Il a tout mis sous ses pieds (du Christ) et il l'a donné pour chef suprême à l'Eglise, qui est son corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tous » (Ephés., I, 22-23).

Quand nous pensons à l'Eglise, ou parlons d'elle, prenons donc bien garde de ne pas nous arrêter à l'humain, au dehors, pas plus qu'en Jésus on ne devait se borner à voir l'homme, le pauvre ouvrier de Nazareth ni le crucifié du Calvaire. L'Eglise, c'est Jésus-Christ continué. Quand nous cherchons Jésus, nous devons immédiatement penser à son Eglise, aller à son Eglise. Là il vit, là il règne, là il poursuit et poursuivra jusqu'à la fin des temps sa tâche de Rédempteur.

La fin de l'Eglise est en cela même : accomplir la mission du Christ, donner le Christ au monde, faire vivre le Christ dans le monde, être le Christ dans le monde.

Quand nous parlerons de l'organisation de l'Eglise (prochaine instruction), nous entrerons en plus de détails. Pour l'instant, bornons-nous à insister sur cette équivalence : l'Eglise, c'est Jésus-Christ, elle ne fait qu'un avec lui, à tel point que S. Paul l'appelle tantôt son Epouse et tantôt son Corps.

Bossuet va bien nous dire pourquoi :

« L'Eglise est l'Epouse, l'Eglise est le Corps ; tout cela dit quelque chose de particulier, et néanmoins ne dit au fond que la même chose... L'homme se choisit son épouse ; mais il est formé avec ses membres : Jésus, Homme particulier, a choisi l'Eglise ; Jésus-Christ, Homme parfait, a été formé et achève de se former tous les jours en l'Eglise et avec l'Eglise. L'Eglise comme épouse est à Jésus-Christ par son choix ; l'Eglise comme corps est à Jésus-Christ par une opération très intime du Saint-Esprit de Dieu. Le mystère de l'élection par l'engagement des promesses, paraît dans le nom d'*Epouse ;* et le mystère de l'unité consommé par l'infusion du Saint-Esprit, se voit dans le nom de *corps*. Le nom de *corps* nous fait voir combien l'Eglise est à Jésus-Christ ; le titre d'*Epouse*, nous fait voir qu'elle lui a été étrangère et que c'est volontairement qu'il l'a recherchée. Ainsi le nom d'Epouse nous fait voir unité par amour et par volonté, et le nom de corps nous porte à entendre unité comme naturelle, de sorte que dans l'unité du corps il paraît quelque chose de plus intime, et dans l'unité de l'Epouse quelque chose de plus sensible et de plus tendre. Au fond, c'est la même chose : Jésus-Christ a aimé l'Eglise et il l'a faite son Epouse ; Jésus-Christ a accompli son mariage avec l'Eglise et il l'a faite son corps... Ainsi l'unité de corps est le dernier sceau qui confirme le titre d'Epouse » *(Lettre à une demoiselle de Metz*, n° 31-32).

Ce texte est si important, si clair, si fort, qu'il convenait de n'y rien retrancher. Nous sommes invités par là à en pas considérer dans l'Eglise le côté *juridique*, mais avant tout le côté *mystique*. L'Eglise juridique, nous l'étudierons dans notre prochaine instruction, a certes une admirable constitution, mais elle ne doit à aucun moment nous dérober l'Eglise, *Epouse et Corps mystique* de Jésus-Christ. Et nous devons conclure avec Bossuet : « Louanges à Dieu pour l'enchaînement de ces vérités toujours adorables. » Ainsi soit-il.

A L'ECOLE DES SAINTS

IV

S. Gabriel de Notre-Dame des Sept-Douleurs
(27 février)

UN MODÈLE POUR LA JEUNESSE D'AUJOURD'HUI

Mes frères,

François Possenti avait 18 ans, lorsque le 21 septembre 1856 il revêtait l'habit de moine, chez les religieux passionnistes et changeait son nom pour celui de Gabriel *dell'Addolorata* (Notre-Dame des Sept-Douleurs).

Et ce changement était tout un programme. Le jeune religieux quittait une famille aisée, une carrière qui s'annonçait brillante, pour une vie de pénitence et d'obscurité ; et cela sous le patronage et à l'exemple de Marie au pied de la croix. Les joies du monde avaient, depuis quelque temps, séduit François ; elles l'avaient tenté, captivé. Mais ce n'était pas pour cela que Dieu l'avait choisi. Il l'avait fait naître à Assise, le 1er mars 1838, placer sous le patronage de l'illustre saint, l'Amant de la Pauvreté, et un jour, guéri miraculeusement à l'intercession du Bienh. André Bobola, l'héroïque martyr de la foi.